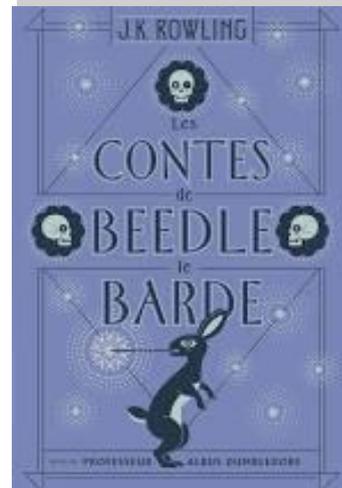


J.K.
Rowling

Les contes de Beedle le Barde



SOMMAIRE

Le sorcier et la marmite sauteuse	p.2
La fontaine de Bonne Fortune	p. 8
Le sorcier au cœur velu	p. 16
Babbity Lapina et la souche qui gloussait	p. 22
Le conte des Trois frères	p. 31

LE SORCIER ET LA MARMITE SAUTEUSE

Il était une fois un vieux sorcier bienveillant qui utilisait sa magie avec sagesse et générosité pour le plus grand profit de ses voisins. Plutôt que de révéler la véritable source de ses pouvoirs, il prétendait que ses potions, charmes et antidotes jaillissaient tels quels de son petit chaudron qu'il appelait sa marmite de chance. À des kilomètres à la ronde, les gens venaient le voir pour lui exposer leurs ennuis et le sorcier était ravi d'y porter remède en remuant quelque chose dans sa marmite. Ce sorcier bien-aimé vécut jusqu'à un fort bel âge, puis il mourut laissant tout ce qu'il possédait à son fils unique. Ce fils était dans une disposition d'esprit bien différente de celle de son aimable père. Ceux qui ne pouvaient pratiquer la magie étaient à ses yeux des bons à rien et il avait souvent reproché à son père cette habitude de dispenser à leurs voisins une aide magique. Lorsque son père mourut, le fils trouva, caché à l'intérieur de la vieille marmite, un petit paquet sur lequel était inscrit son nom. Il l'ouvrit, espérant y découvrir de l'or, mais il ne contenait qu'une pantoufle, douce et épaisse,

beaucoup trop petite pour qu'il puisse la porter. Il n'y avait même pas la paire. Glissé dans la pantoufle, un fragment de parchemin portait ces mots : « Avec l'espoir le plus cher, mon fils, que tu n'en auras jamais besoin. »

Le fils maudit la sénilité qui avait ramolli l'esprit de son père et jeta la pantoufle dans le chaudron où il l'avait trouvée, décidant que désormais, la marmite lui servirait de boîte à ordures. Cette nuit-là, une paysanne vint frapper à la porte. Ma petite-fille souffre d'une éruption de verrues, lui dit-elle. Votre père préparait un cataplasme spécial dans cette vieille marmite Allez-vous-en ! S'écria le fils. Qu'ai-je donc à faire des verrues de votre marmaille ? Et il claqua la porte au nez de la vieille femme. Aussitôt, des cliquètements et des martèlements sonores retentirent dans la cuisine. Le sorcier alluma sa baguette magique et ouvrit la porte. Là, à son grand étonnement, il vit la vieille marmite de son père : un pied de cuivre unique lui avait poussé et elle sautait sur place, au milieu de la pièce, faisant un bruit terrifiant sur les dalles qui recouvraient le sol. Abasourdi, le sorcier s'approcha mais battit précipitamment en retraite lorsqu'il constata que toute la surface de la marmite était couverte de verrues. Répugnant objet ! S'exclama-t-il. Il essaya d'abord de lui lancer un sortilège de Disparition, puis de la nettoyer par magie et enfin de la forcer à sortir de la maison. Mais aucun de ses sorts ne donna de résultat et il fut incapable d'empêcher la marmite de sauter derrière lui quand il quitta la cuisine, puis de le suivre

jusqu'à son lit, montant chaque marche de l'escalier de bois dans un cliquètement et un martèlement assourdissants. Le sorcier ne put dormir de la nuit à cause du fracas que produisait à côté de son lit la vieille marmite couverte de verrues. Au matin, elle s'obstina à sauter derrière lui jusqu'à la table où il alla prendre son petit déjeuner. Clang, clang, clang, faisait la marmite au pied de cuivre et le sorcier n'avait même pas eu le temps d'entamer son porridge qu'on frappa à nouveau à la porte. Un vieil homme se tenait sur le seuil.

— C'est au sujet de mon vieil âne, monsieur, expliqua-t-il. Il est perdu ou on me l'a volé. Sans lui, je ne peux pas aller vendre mes marchandises et ma famille aura faim ce soir.

— Moi, c'est maintenant que j'ai faim ! rugit le sorcier.

Et il claqua la porte au nez du vieil homme.

Clang, clang, clang, fit le pied de cuivre de la marmite en sautant sur le sol mais à présent, des braiments se mêlaient à son vacarme et des gémissements affamés, aux accents humains, s'élevaient des profondeurs du chaudron.

— Tiens-toi tranquille. Silence ! hurla le sorcier d'une voix aiguë. Aucun de ses pouvoirs magiques, cependant, ne put faire taire la marmite couverte de verrues et elle continua de sauter toute la journée derrière lui, brayant comme un âne, gémissant, cliquetant avec bruit, partout où il allait et quoi qu'il fît.

Ce soir-là, on frappa une troisième fois à la porte.

Sur le seuil se tenait une jeune femme qui sanglotait à fendre l'âme.

— Mon bébé est gravement malade, se lamenta-t-elle. S'il vous plaît, aidez-nous. Votre père m'avait dit de venir le voir si j'avais des ennuis...

Mais le sorcier lui claqua la porte au nez.

À présent, l'obsédante marmite s'était remplie jusqu'au bord d'eau salée et versait des larmes un peu partout en continuant de sauter, de braire, de gémir et de se couvrir d'autres verrues. Bien que, pendant le reste de la semaine, aucun autre villageois ne fut venu demander de l'aide au sorcier, la marmite continuait de le tenir informé de leurs nombreux maux. Au fil des jours, elle ne se contenta plus de braire, de gémir, de répandre des larmes, de sauter et de se couvrir de verrues, elle s'étouffait à présent, était saisie de haut-le-cœur, pleurait comme un bébé, geignait comme un chien, éversait du fromage rance, du lait caillé et un flot dévastateur de limaces affamées. Le sorcier ne pouvait plus ni dormir ni manger, avec cette marmite à côté de lui, mais elle refusait de le quitter et il ne pouvait la faire taire ou la forcer à l'immobilité.

Enfin, le sorcier ne put en supporter davantage.

— Venez m'apporter tous vos problèmes, tous vos ennuis, tous vos malheurs ! s'écria-t-il en s'enfuyant dans la nuit, la marmite sautant derrière lui sur la route qui menait au village. Venez ! Je vais vous guérir, vous remettre sur pied, vous reconforter ! Avec la marmite de mon père, j'apaiserai tous vos maux ! La

redoutable marmite bondissant toujours derrière lui, il courut le long de la grand-rue, lançant des sortilèges en tous sens. À l'intérieur d'une des maisons, les verrues de la petite fille disparurent pendant son sommeil ; grâce à un sortilège d'Attraction, l'âne perdu fut ramené d'un lointain bosquet d'églantiers et remis en douceur dans son écurie ; le bébé malade fut inondé de dictame et se réveilla rose et frais. Dans chaque maison où s'étaient répandus maladie et chagrin, le sorcier fit de son mieux et peu à peu, la marmite, à côté de lui, cessa de gémir et d'avoir des haut-le-cœur. Elle devint silencieuse, propre et brillante.

— Alors, marmite ? demanda le sorcier en tremblant, tandis que le soleil commençait à se lever. La marmite recracha la pantoufle qu'il avait jetée dedans et lui permit d'en chausser son pied de cuivre. Puis ils retournèrent tous deux dans la maison du sorcier, le bruit de pas de la marmite enfin assourdi. Mais à compter de ce jour, le sorcier aida les villageois comme son père l'avait fait avant lui, de peur que la marmite ne se débarrasse de sa pantoufle et se remette à sauter.

LA FONTAINE DE LA BONNE FORTUNE

Haut sur une colline, dans un jardin enchanté entouré de grands murs et protégé par de puissants sortilèges, jaillissait la fontaine de la Bonne Fortune. Une fois par an, au cours des heures qui séparaient le lever et le coucher du soleil, au jour le plus long de l'année, un malheureux et un seul se voyait accorder la chance de se frayer un difficile chemin jusqu'à la fontaine, de se baigner dans ses eaux et de recevoir à tout jamais la Bonne Fortune. Au jour dit, des centaines de gens arrivaient de tout le royaume pour atteindre avant l'aube les murs du jardin. Hommes et femmes, riches et pauvres, jeunes et vieux, doués de pouvoirs magiques ou pas, ils se rassemblaient dans l'obscurité, chacun espérant être celui ou celle qui parviendrait à pénétrer dans le jardin. Trois sorcières, chacune ployant sous le poids du malheur, se rencontrèrent dans les derniers rangs de la foule et se racontèrent leur détresse tandis qu'elles attendaient le lever du soleil. La première, qui s'appelait Asha, était affectée d'une maladie qu'aucun guérisseur ne pouvait soulager. Elle espérait que la

fontaine chasserait ses symptômes et lui accorderait une vie longue et heureuse. La deuxième, qui s'appelait Altheda, s'était vu voler sa maison, son or et sa baguette magique par un sorcier malfaisant. Elle espérait que la fontaine pourrait mettre un terme à son désarroi et à sa pauvreté. La troisième, qui s'appelait Amata, avait été abandonnée par un homme qu'elle aimait tendrement, et elle pensait que jamais son cœur n'en guérirait. Elle espérait que la fontaine apaiserait son chagrin et sa nostalgie. Prenant pitié l'une de l'autre, les trois femmes tombèrent d'accord, si la chance les favorisait, pour s'unir et essayer d'atteindre la fontaine ensemble. Le premier rayon de soleil fendit le ciel et une brèche s'ouvrit dans le mur. La foule se porta en avant, chacun réclamant à grands cris la bénédiction de la fontaine. Des plantes grimpantes venues du jardin serpentèrent alors à travers la masse humaine qui se pressait contre la muraille et s'enroulèrent autour de la première sorcière, Asha. Celle-ci attrapa le poignet de la deuxième sorcière, Altheda, qui saisit la robe de la troisième sorcière, Amata. Amata se prit dans l'armure d'un chevalier à la mine lugubre, monté sur un cheval squelettique. Les plantes grimpantes tirèrent les trois sorcières à travers la brèche du mur et le chevalier, arraché à son cheval, fut entraîné avec elles. Les cris furieux de la foule déçue s'élevèrent dans l'air matinal, puis se turent lorsque la muraille du jardin se

referma. Asha et Altheda étaient en colère contre Amata qui avait accidentellement amené le chevalier avec elle.

— Une seule personne peut se baigner dans la fontaine ! Il sera déjà suffisamment difficile de décider laquelle de nous trois s’y plongera, sans avoir besoin d’ajouter quelqu’un d’autre ! À présent, Sir Sanchance, ainsi qu’on appelait le chevalier dans le pays qui s’étendait au-delà des murs, comprit qu’il avait affaire à des sorcières et, comme lui-même n’avait aucun pouvoir magique, ni aucune habileté en matière de tournois ou de duels à l’épée, ni rien d’autre qui pût distinguer des autres un homme sans magie, il fut convaincu qu’il devait abandonner tout espoir d’arriver à la fontaine avant les trois femmes. Il déclara donc son intention de se retirer en retournant de l’autre côté du mur. Quand elle l’entendit, Amata se mit en colère à son tour.

— Cœur de lièvre ! le gronda-t-elle. Tirez votre épée, chevalier, et aidez-nous à atteindre notre but ! Ainsi, les trois sorcières et le chevalier mélancolique s’aventurèrent dans le jardin enchanté, où des herbes, des fruits et des fleurs rares poussaient en abondance de chaque côté des sentiers baignés par la lumière du soleil. Ils ne rencontrèrent aucun obstacle jusqu’à la colline au sommet de laquelle se trouvait la fontaine. Là, cependant, enroulé autour du pied de la colline, il y avait un ver, blanc, monstrueux, boursoufflé et aveugle. À leur

approche, il tourna vers eux une tête affreuse et prononça les paroles suivantes : Payez-moi avec la preuve de votre douleur. Sir Sanchance tira son épée et tenta de tuer la bête mais sa lame se cassa net. Puis Altheda jeta des pierres au ver, tandis qu'Asha et Amata essayaient tous les sortilèges qui auraient pu le soumettre ou l'envoûter mais le pouvoir de leurs baguettes magiques n'était pas plus efficace que les pierres de leur amie ou l'acier du chevalier : le ver refusait de les laisser passer. Le soleil s'élevait de plus en plus haut dans le ciel et Asha, désespérée, se mit à pleurer. Le grand ver appuya alors sa tête contre celle d'Asha et but les larmes qui coulaient sur ses joues. Sa soif apaisée, il s'écarta en ondulant et se volatilisa dans un trou du sol. Se réjouissant de sa disparition, les trois sorcières et le chevalier entreprirent d'escalader la colline, persuadés qu'ils atteindraient la fontaine avant midi. Parvenus à mi-hauteur, cependant, ils trouvèrent devant eux ces mots inscrits dans le sol : Payez-moi avec le fruit de votre labeur. Sir Sanchance prit son unique pièce de monnaie et la posa sur le flanc herbeux de la colline, mais elle roula sur la pente et fut perdue. Les trois sorcières et le chevalier poursuivirent leur escalade. Pourtant, ils eurent beau marcher pendant des heures, ils n'avaient pas avancé d'un pas. Le sommet ne s'était pas rapproché et l'inscription était toujours gravée dans la terre, devant eux. Ils étaient tous découragés, tandis que le

soleil s'élevait au-dessus de leurs têtes et commençait à redescendre vers l'horizon lointain. Mais Altheda marchait plus vite et avec plus de force que les autres et elle les exhortait à suivre son exemple, bien qu'elle ne parvînt toujours pas à monter plus haut sur la colline enchantée.

—Courage, mes amis, n'abandonnez pas ! s'écria-t-elle en s'épongeant le front. Alors que des gouttes de sueur luisantes tombaient sur le sol, l'inscription qui leur barrait le chemin s'effaça et ils s'aperçurent qu'ils pouvaient à présent recommencer à monter. Enchantés de la disparition de ce deuxième obstacle, ils se hâtèrent en direction du sommet, avançant le plus vite possible, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent enfin la fontaine qui étincelait comme du cristal dans un berceau d'arbres et de fleurs. Avant de pouvoir l'atteindre, cependant, ils se retrouvèrent devant un cours d'eau qui coulait tout autour du sommet de la colline, leur interdisant le passage. Dans les profondeurs de l'eau claire une pierre lisse portait ces mots : Payez-moi avec le trésor de votre passé. Sir Sanchance essaya de franchir le cours d'eau en flottant sur son bouclier mais il sombra. Les trois sorcières le tirèrent de l'eau puis tentèrent à leur tour de sauter le ruisseau mais il refusait de les laisser passer, et pendant ce temps, le soleil continuait à descendre dans le ciel. Ils s'interrogèrent alors sur la signification du message inscrit dans la pierre et ce fut Amata

qui le comprit la première. Prenant sa baguette, elle arracha de sa tête tous les souvenirs des moments heureux qu'elle avait passés avec son amoureux disparu, et les laissa tomber dans l'eau vive du courant. Le ruisseau les emporta et des pierres émergèrent grâce auxquelles les trois sorcières et le chevalier purent enfin passer et gagner le sommet de la colline. La fontaine scintillait devant eux, nichée parmi des herbes et des fleurs plus rares et plus belles que toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'à maintenant. Une couleur de rubis embrasait le ciel et il était temps de choisir qui d'entre eux allait se baigner dans la fontaine.

Mais avant qu'ils aient pu se décider, la frêle Asha tomba sur le sol. Épuisée par tant d'efforts pour parvenir au sommet, elle était proche de la mort. Ses trois amis auraient pu la porter jusqu'à la fontaine mais Asha éprouvait une douleur mortelle et elle les supplia de ne pas la toucher.

Altheda se hâta de cueillir toutes ces herbes dont les vertus lui semblaient prometteuses, les mélangea dans la gourde d'eau de Sir Sanchance et versa la potion ainsi obtenue dans la bouche d'Asha. Aussitôt, Asha put se relever. Mieux encore, tous les symptômes de sa redoutable maladie avaient disparu.

—Je suis guérie ! s'écria-t-elle. Je n'ai pas besoin de la fontaine. Que ce soit Altheda qui s'y baigne ! Mais Altheda était occupée à recueillir d'autres herbes dans son tablier.

—Si j'arrive à guérir cette maladie, je gagnerai des tas d'or ! Que ce soit Amata qui se baigne ! Sir Sanchance s'inclina et fit signe à Amata de s'avancer vers la fontaine mais elle refusa d'un hochement de tête. Le cours d'eau avait emporté tous ses regrets d'avoir perdu son amoureux et elle se rendait compte à présent qu'il avait été cruel, infidèle et qu'être débarrassée de lui suffisait à son bonheur.

—Mon bon chevalier, c'est vous qui devez vous baigner en récompense de votre noblesse de cœur ! dit-elle à Sir Sanchance. Alors, le chevalier s'avança dans un bruit d'armure, sous les derniers rayons du soleil couchant, et se baigna dans la fontaine de la Bonne Fortune, stupéfait d'avoir été choisi parmi des centaines d'autres et étourdi par cette incroyable chance. Tandis que le soleil tombait au-dessous de l'horizon, Sir Sanchance émergea de l'eau, auréolé par la gloire de son triomphe et, dans son armure rouillée, il se jeta aux pieds d'Amata qui était la femme la plus belle et la plus aimable qu'il eût jamais contemplée. Exalté par son succès, il la supplia de lui accorder sa main et son cœur et Amata, qui n'était pas moins ravie que lui, comprit qu'elle avait trouvé un homme digne de

l'une et de l'autre. Les trois sorcières et le chevalier redescendirent la colline ensemble, bras dessus, bras dessous. Ils eurent tous les quatre une longue vie de bonheur et aucun d'entre eux ne sut ni ne soupçonna jamais qu'il n'y avait pas le moindre enchantement dans les eaux de la fontaine.

LE SORCIER AU CŒUR VELU

Il était une fois un jeune sorcier beau, riche et talentueux, qui avait remarqué que ses amis devenaient sots lorsqu'ils tombaient amoureux, folâtrant et se pomponnant, perdant l'appétit et leur dignité. Le jeune sorcier décida qu'il ne serait jamais la proie d'une telle faiblesse et il eut recours à la magie noire pour assurer son immunité. Ignorant son secret, la famille du sorcier riait de le voir si froid et distant.

—Tout changera, prophétisaient-ils, lorsqu'une jeune fille lui tournera la tête !

Mais la tête du jeune sorcier ne lui tournait pas. Bien que de nombreuses jeunes filles, intriguées par ses airs hautains, eussent employé leurs arts les plus subtils à essayer de lui plaire, aucune ne parvint jamais à toucher son cœur. Le sorcier tirait gloire de son indifférence et de la sagacité qui l'avait suscitée. Lorsque la première fraîcheur de la jeunesse déclina, les amis du sorcier commencèrent à se marier et à engendrer des enfants.

« Leur cœur ne doit plus être qu'une coquille ratatinée par les exigences de cette progéniture vagissante », ricanait-il intérieurement en observant les jeunes parents qui batifolaient

autour de lui. Et une fois de plus, il se félicitait de la grande sagesse qui l'avait amené à faire ce choix très tôt dans sa vie. Le temps vint où les parents du jeune sorcier, qui étaient âgés, moururent. Leur fils ne les pleura pas. Au contraire, il considéra leur décès comme une bénédiction. À présent, il régnait seul sur leur château. Ayant transporté son trésor le plus cher dans le plus profond des cachots, il s'adonna à une vie de bien-être et d'abondance, son confort devenant le but unique de ses nombreux serviteurs. Le sorcier était convaincu qu'il devait inspirer une immense envie à tous ceux qui contemplaient sa superbe et paisible solitude. Sa colère et son dépit n'en furent donc que plus violents lorsqu'il entendit un jour deux de ses valets parler de leur maître. Le premier serviteur exprimait sa pitié pour le sorcier qui, malgré toute sa richesse et tout son pouvoir, n'avait personne pour le chérir. Mais son compagnon eut un rire moqueur et lui demanda pourquoi un homme qui possédait autant d'or et un château semblable à un palais n'avait pas été capable d'attirer une épouse. Leurs paroles furent autant de coups terribles portés à l'orgueil du sorcier. Il résolut aussitôt de prendre femme, et d'en trouver une qui serait supérieure à toutes les autres. Elle devrait être d'une beauté renversante et susciter désir et envie chez tout homme qui la verrait. Elle serait d'une lignée de sorciers pour que leurs enfants héritent de dons magiques

exceptionnels. Et elle posséderait une fortune au moins équivalente à la sienne, afin que la confortable existence du sorcier soit assurée, en dépit de l'agrandissement de sa maisonnée. Le sorcier aurait pu mettre cinquante ans à trouver une telle femme, mais il arriva qu'au lendemain même du jour où il avait décidé de la chercher, une jeune fille répondant à tous ses souhaits vint rendre visite à sa famille qui habitait le voisinage. C'était une sorcière aux dons prodigieux et elle possédait également beaucoup d'or. Sa beauté était telle qu'elle saisissait le cœur de tous les hommes qui posaient les yeux sur elle. Tous sauf un. Le cœur du sorcier ne ressentit rien du tout. Néanmoins, elle était la perle rare qu'il recherchait et il commença donc à lui faire sa cour. Tous ceux qui remarquèrent ce changement dans les manières du sorcier en furent stupéfaits et dirent à la jeune fille qu'elle avait réussi, là où une centaine d'autres avaient échoué. La jeune femme elle-même était à la fois fascinée et rebutée par les attentions du sorcier. Elle sentait la froideur qui existait derrière ses chaleureuses flatteries et elle n'avait jamais rencontré d'homme si étrange et si distant. Sa famille, cependant, estimait qu'ils étaient très bien assortis et, impatients de favoriser cette union, ils acceptèrent l'invitation du sorcier à un grand festin en l'honneur de la jeune fille. La table, chargée d'une vaisselle d'or et d'argent, offrait les vins les plus fins et

les mets les plus somptueux. Des ménestrels, s'accompagnant de leurs luths aux cordes de soie, chantaient un amour que leur maître n'avait jamais ressenti. La jeune fille était assise sur un trône, au côté du sorcier, qui lui susurrail des mots tendres volés aux poètes, sans avoir la moindre idée de leur véritable signification. La jeune fille écoutait, perplexe, et elle finit par lui répondre :

—Vous parlez bien, sorcier, et je serais enchantée de toutes vos attentions si seulement je pensais que vous aviez un cœur ! Le sorcier sourit et lui assura qu'elle n'avait pas de crainte à avoir en la matière. La priant de le suivre, il l'emmena à l'écart du festin et la fit descendre dans le cachot soigneusement verrouillé où il conservait son plus grand trésor. Là, dans une châsse de cristal ensorcelée, reposait le cœur palpitant du sorcier. Depuis longtemps privé de tout contact avec des yeux, des oreilles ou des doigts, il n'avait jamais été sous le charme de la beauté, de la musique d'une voix, de la douceur d'une peau soyeuse. En le voyant, la jeune fille fut terrifiée car le cœur était tout ratatiné et recouvert de longs poils noirs.

—Oh, qu'avez-vous fait ? se lamenta-t-elle. Remettez-le là où il doit être, je vous en implore ! Comprenant que c'était indispensable pour lui plaire, le sorcier tira sa baguette, déverrouilla la châsse, se trancha la poitrine pour l'ouvrir, et

remit le cœur velu dans la cavité béante qu'il avait autrefois occupée.

—Vous êtes guéri, à présent, et vous connaîtrez le véritable amour ! s'écria la jeune fille. Puis elle l'étreignit. La douceur de ses bras blancs, la légèreté de son souffle dans son oreille, le parfum de sa lourde chevelure d'or, tout cela transperça comme des lances le cœur nouvellement éveillé. Mais il était devenu étrange au cours de son long exil, aveugle et sauvage dans l'obscurité à laquelle il avait été condamné, et il avait développé des appétits puissants et pervers. Les invités du festin avaient remarqué l'absence de leur hôte et de la jeune fille. Au début, ils ne s'en étaient pas inquiétés, mais à mesure que les heures passaient ils avaient fini par s'alarmer et avaient entrepris de fouiller le château. Lorsqu'ils découvrirent enfin le cachot, un spectacle effroyable les attendait. La jeune fille était étendue morte sur le sol, la poitrine ouverte d'un coup de couteau, et à côté d'elle, le sorcier fou était accroupi, tenant dans sa main sanglante un grand cœur écarlate, lisse et brillant, qu'il léchait et caressait, s'étant juré de l'échanger contre le sien.

Dans son autre main, il tenait sa baguette magique, essayant d'inciter le cœur velu et desséché à sortir de sa propre poitrine. Mais le cœur velu était plus fort que lui et refusait d'abandonner l'emprise qu'il avait à présent sur ses sens, ou de

retrouver le cercueil dans lequel il avait été si longtemps enfermé. Devant les yeux horrifiés de ses invités, le sorcier jeta alors sa baguette et saisit un poignard d'argent. Faisant vœu de ne jamais se laisser dominer par son cœur, il l'arracha de sa poitrine à coups de couteau. Pendant un instant, le sorcier triomphant resta à genoux, un cœur dans chaque main. Puis il s'affaissa en travers du corps de la jeune fille et mourut.

BABBITTY LAPINA ET LA SOUCHE QUI GLOUSSAIT

Il y a longtemps, dans un pays lointain, vivait un roi stupide qui avait décidé qu'il devrait être le seul à disposer de pouvoirs magiques. Il ordonna donc au chef de son armée de former une brigade de chasseurs de sorcières à qui il fournit une meute de chiens noirs et féroces. En même temps, il fit lire un avis dans chaque ville et village du royaume : « Le roi recherche un professeur de magie. » Aucun sorcier, aucune sorcière véritables n'osèrent se porter volontaires à ce poste car tous se cachaient pour échapper à la brigade des chasseurs de sorcières. Cependant, un rusé charlatan, qui n'avait pas le moindre don en matière de magie, vit là une chance de s'enrichir et arriva au palais en prétendant être un sorcier d'un immense talent. Le charlatan exécuta quelques tours très simples qui convinquirent le roi stupide qu'il possédait des pouvoirs magiques et il fut immédiatement nommé grand mage en chef, maître de magie personnel du roi. Le charlatan demanda au monarque de lui donner un grand sac d'or afin qu'il puisse acheter des baguettes magiques et d'autres objets nécessaires à la pratique de son art. Il exigea

également plusieurs gros rubis, qui devaient servir à des sortilèges de Guérison, et une ou deux coupes d'argent pour y conserver et y faire infuser des potions. Le roi stupide lui fournit tout cela. Le charlatan mit son trésor en sûreté dans sa propre maison et retourna dans le parc du palais. Il ne savait pas qu'il était observé par une vieille femme qui habitait une mesure en bordure du parc. Elle s'appelait Babbitty et c'était la blanchisseuse chargée d'entretenir la douceur, la blancheur et le délicat parfum de tout le linge du palais. L'épiant à l'abri des draps qui séchaient, Babbitty vit le charlatan arracher deux petites branches de l'un des arbres du roi puis disparaître à l'intérieur du palais. Le charlatan donna une des branches au roi et lui assura qu'il s'agissait d'une baguette magique dotée d'un formidable pouvoir.

—Mais elle ne fonctionnera, ajouta le charlatan, que lorsque vous serez digne d'elle. Chaque matin, le charlatan et le roi stupide sortaient dans le parc du palais où ils brandissaient leurs baguettes et criaient des inepties en direction du ciel. Le charlatan veillait à exécuter d'autres tours afin que le roi continue de croire à son talent de grand mage et au pouvoir des baguettes qui avaient coûté tant d'or. Un matin, alors que le charlatan et le roi faisaient tournoyer leurs baguettes et sautaient en rond en scandant des rimes dépourvues de sens, un gloussement de rire parvint aux oreilles du roi. À la fenêtre

de sa minuscule chaumière, Babbitty la blanchisseuse observait le monarque et le charlatan en riant si fort qu'elle disparut bientôt de leur vue, car elle n'avait plus la force de rester debout.

—Je dois singulièrement manquer de dignité pour faire tant rire la vieille blanchisseuse ! dit le roi. Il cessa de sauter en rond et de faire tournoyer sa baguette, puis fronça les sourcils.

—Je suis las de m'entraîner ! Quand serai-je prêt à jeter de véritables sortilèges devant mes sujets, mage ?

Le charlatan s'efforça d'apaiser son élève, lui affirmant qu'il serait bientôt capable de réaliser de stupéfiants prodiges, mais le rire de Babbitty avait vexé le roi stupide plus que ne pouvait s'en douter le charlatan.

—Demain, dit le monarque, nous inviterons notre cour à voir le roi faire une démonstration de magie. Le charlatan comprit qu'il était temps d'aller chercher son trésor et de prendre la fuite.

—Hélas, Votre Majesté, c'est impossible ! J'avais oublié de dire à Votre Majesté que demain, je dois partir pour un long voyage...

—Si tu quittes ce palais sans ma permission, mage, ma brigade de chasseurs de sorcières te traquera avec ses chiens ! Demain matin, tu m'aideras à montrer mes pouvoirs magiques devant les dames et les seigneurs de ma cour et si quelqu'un se moque de moi, je te ferai trancher la tête ! Le roi rentra à grands

pas dans son palais, laissant le charlatan seul et apeuré. Toute sa ruse ne suffirait pas à le sauver, désormais, car il ne pouvait ni s'enfuir ni aider le roi avec des pouvoirs magiques dont tous deux étaient dépourvus. Cherchant un exutoire à sa peur et à sa colère, le charlatan s'approcha de la fenêtre de Babbitty la blanchisseuse. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et vit la petite vieille occupée à polir une baguette magique. Derrière elle, dans un coin, les draps du roi se lavaient tout seuls dans un baquet en bois. Le charlatan comprit aussitôt que Babbitty était une véritable sorcière et puisque c'était elle qui l'avait mis dans cette terrible situation, elle pouvait également l'en sortir.

—Vieille toupie ! rugit le charlatan. Ton éclat de rire m'a coûté cher ! Si tu ne m'aides pas, je te dénoncerai comme sorcière et c'est toi qui seras déchiquetée par les chiens du roi ! La vieille Babbitty sourit au charlatan et lui assura qu'elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider. Le charlatan lui ordonna alors de se cacher dans un fourré pendant que le roi se livrerait à sa démonstration de magie et de jeter les sortilèges à sa place, à son insu. Babbitty accepta, mais elle posa une question: —Et si le roi essaye de lancer un sort que Babbitty ne peut exécuter ? Le charlatan eut un rire moqueur.

—Ta magie dépasse de très loin l'imagination de cet imbécile, affirma-t-il. Et il se retira au château, très satisfait de

sa propre ingéniosité. Le lendemain matin, toutes les dames et tous les seigneurs du royaume se rassemblèrent dans le parc du palais. Le roi monta sur une estrade dressée devant eux, le charlatan à ses côtés.

—Je vais commencer par faire disparaître le chapeau de cette dame ! annonça le monarque en pointant sa petite branche d'arbre sur une femme de la noblesse.

Cachée à proximité, au creux d'un fourré, Babbitty pointa sa baguette sur le chapeau et le fit disparaître. Grands furent l'étonnement et l'admiration de la foule, et bruyants les applaudissements qui saluèrent le monarque ravi.

—Maintenant, je vais faire voler ce cheval ! s'écria le roi en dirigeant sa branche d'arbre sur son propre destrier. Dans le fourré, Babbitty pointa sa baguette sur le cheval qui s'éleva haut dans les airs. La foule, plus enthousiaste et plus éblouie que jamais, exprima par une grande clameur son appréciation des talents magiques de son roi.

—Et maintenant..., reprit le monarque en regardant alentour à la recherche d'une idée. Le capitaine de la brigade des chasseurs de sorcières courut alors vers lui.

—Votre Majesté, dit-il, Sabre est mort ce matin après avoir mangé un champignon vénéneux ! Ramenez-le à la vie, Majesté, grâce à votre baguette !

Et le capitaine hissa sur l'estrade le corps sans vie du plus grand des chiens de chasse aux sorcières. Le roi stupide brandit sa petite branche et la pointa sur le chien mort. Mais, dans le fourré, Babbitty sourit et ne se donna même pas la peine de lever sa baguette, car aucune magie ne peut ramener les morts à la vie. Voyant que le chien ne bougeait pas, la foule se mit d'abord à murmurer, puis à rire. On soupçonna que les deux premiers exploits du roi n'étaient finalement que de simples tours d'illusionniste.

—Pour quoi cela ne marche-t-il pas ? s'écria le roi en se tournant vers le charlatan. Celui-ci songea qu'il ne lui restait plus qu'une seule ruse possible.

—Là, Votre Majesté, là ! s'exclama-t-il en montrant du doigt le fourré dans lequel Babbitty s'était cachée. Je la vois clairement, une mauvaise sorcière qui lance ses propres sortilèges maléfiques pour empêcher votre magie d'opérer ! Qu'on l'arrête, que quelqu'un se saisisse d'elle ! Babbitty s'enfuit aussitôt du fourré et la brigade des chasseurs de sorcières se lança à sa poursuite, lâchant ses chiens qui se mirent à aboyer, avides du sang de leur proie. Mais alors qu'elle atteignait une haie basse, la petite sorcière disparut et quand le roi, le charlatan et tous les courtisans passèrent de l'autre côté, ils virent la meute des chiens de chasse aux

sorcières aboyer en grattant la terre autour d'un arbre courbé par l'âge.

—Elle s'est changée en arbre ! s'écria le charlatan et, de peur que Babbitty reprenne sa forme humaine et le dénonce, il ajouta: Faites-la abattre, Votre Majesté, c'est la seule façon de traiter les sorcières maléfiques! Une hache fut aussitôt apportée et l'on abattit l'arbre sous les acclamations des courtisans et du charlatan. Cependant, tandis qu'ils s'apprêtaient à retourner au palais, un gloussement de rire sonore les figea sur place.

—Imbéciles ! s'écria derrière eux la voix de Babbitty qui s'élevait de la souche de l'arbre abattu. Il est impossible de tuer un sorcier ou une sorcière en les coupant en deux ! Si vous ne me croyez pas, prenez la hache et essayez donc de couper le grand mage en deux ! Le capitaine de la brigade des chasseurs de sorcières était impatient de faire l'expérience mais, alors qu'il levait la hache, le charlatan tomba à genoux, criant grâce et confessant son infamie. Tandis qu'on le traînait vers les cachots, la souche de l'arbre se mit à glousser plus bruyamment que jamais.

—En coupant une sorcière en deux, vous avez déclenché un épouvantable maléfice sur votre royaume ! dit-elle au roi pétrifié. Désormais, chaque fois que vous ferez du mal à l'un de mes semblables, sorcière ou sorcier, vous sentirez comme un

coup de hache dans votre propre flanc et la douleur sera telle que vous souhaiterez en mourir ! Le roi, à son tour, tomba alors à genoux et déclara à la souche qu'il allait immédiatement rédiger une proclamation par laquelle tous les sorciers et sorcières du royaume seraient protégés et autorisés à pratiquer leur magie en paix.

—Très bien, répondit la souche, mais vous n'avez pas réparé vos torts envers Babbitty !

—Tout, je ferai tout ce que vous voudrez ! s'écria le roi stupide en se tordant les mains devant la souche.

—Vous élèverez sur moi une statue de Babbitty, en souvenir de votre pauvre blanchisseuse et pour vous rappeler à jamais votre propre stupidité ! dit la souche.

Le roi accepta aussitôt et promit d'engager le plus éminent sculpteur du pays pour qu'il fasse une statue en or pur. Puis le roi honteux et tous les nobles seigneurs et dames de la cour retournèrent au palais, laissant la souche glousser de rire derrière eux. Lorsque le parc fut à nouveau désert, un vieux lapin robuste et moustachu, une baguette magique serrée entre les dents, sortit en se tortillant d'un trou entre les racines de la souche. Babbitty traversa le parc à grands sauts et s'en alla très loin. À tout jamais s'éleva alors sur la souche une statue d'or représentant la blanchisseuse, et plus aucun sorcier,

plus aucune sorcière, ne furent persécutés dans tout le royaume.

LE CONTE DES TROIS FRÈRES

Il était une fois trois frères qui voyageaient au crépuscule, le long d'une route tortueuse et solitaire. Après avoir longtemps cheminé, ils atteignirent une rivière trop profonde pour la traverser à gué et trop dangereuse pour la franchir à la nage. Les trois frères, cependant, connaissaient bien l'art de la magie. Aussi, d'un simple mouvement de baguette, ils firent apparaître un pont qui enjambait les eaux redoutables de la rivière. Ils étaient arrivés au milieu du pont lorsqu'une silhouette encapuchonnée se dressa devant eux en leur interdisant le passage. C'était la Mort et elle leur parla. Elle était furieuse d'avoir été privée de trois victimes car, d'habitude, les voyageurs se noyaient dans la rivière. Mais elle était rusée. Elle fit semblant de féliciter les trois frères pour leurs talents de magiciens et leur annonça que chacun d'eux avait droit à une récompense pour s'être montré si habile à lui échapper.

Le plus âgé des frères, qui aimait les combats, lui demanda une baguette magique plus puissante que toutes les autres, une baguette qui garantirait toujours la victoire à son propriétaire, dans tous les duels qu'il livrerait, une baguette digne d'un

sorcier qui avait vaincu la Mort! La Mort traversa alors le pont et s'approcha d'un sureau, sur la berge de la rivière. Elle fabriqua une baguette avec l'une des branches et en fit don à l'aîné. Le deuxième frère, qui était un homme arrogant, décida d'humilier la Mort un peu plus et demanda qu'elle lui donne le pouvoir de rappeler les morts à la vie. La Mort ramassa alors une pierre sur la rive et la donna au deuxième frère en lui disant que cette pierre aurait le pouvoir de ressusciter les morts. Elle demanda ensuite au plus jeune des trois frères ce qu'il désirait. C'était le plus jeune mais aussi le plus humble et le plus sage des trois, et la Mort ne lui inspirait pas confiance. Aussi demanda-t-il quelque chose qui lui permettrait de quitter cet endroit sans qu'elle puisse le suivre. À contrecœur, la Mort lui tendit alors sa propre Cape d'Invisibilité. Puis elle s'écarta et autorisa les trois frères à poursuivre leur chemin, ce qu'ils firent, s'émerveillant de l'aventure qu'ils venaient de vivre et admirant les présents que la Mort leur avait offerts. Au bout d'un certain temps, les trois frères se séparèrent, chacun se dirigeant vers sa propre destination. L'aîné continua de voyager pendant plus d'une semaine et arriva dans un lointain village. Il venait y chercher un sorcier avec lequel il avait eu une querelle. À présent, bien sûr, grâce à la Baguette de Sureau, il ne pouvait manquer de remporter le duel qui s'ensuivit. Laissant son ennemi mort sur le sol, l'aîné se rendit

dans une auberge où il se vanta haut et fort de posséder la puissante baguette qu'il avait arrachée à la Mort en personne, une baguette qui le rendait invincible, affirmait-il. Cette même nuit, un autre sorcier s'approcha silencieusement du frère aîné qui dormait dans son lit, abruti par le vin. Le voleur s'empara de la baguette et, pour faire bonne mesure, trancha la gorge du frère aîné.

Ainsi la Mort prit-elle le premier des trois frères. Pendant ce temps, le deuxième frère rentra chez lui où il vivait seul. Là, il sortit la pierre qui avait le pouvoir de ramener les morts et la tourna trois fois dans sa main. À son grand étonnement et pour sa plus grande joie, la silhouette de la jeune fille qu'il avait un jour espéré épouser, avant qu'elle ne meure prématurément, apparut aussitôt devant ses yeux. Mais elle restait silencieuse et froide, séparée de lui comme par un voile. Bien qu'elle fût revenue parmi les vivants, elle n'appartenait pas à leur monde et souffrait de ce retour. Alors, le deuxième frère, rendu fou par un désir sans espoir, finit par se tuer pour pouvoir enfin la rejoindre véritablement. Ainsi la Mort prit-elle le deuxième des trois frères. Pendant de nombreuses années, elle chercha le troisième frère et ne put jamais le retrouver. Ce fut seulement lorsqu'il eut atteint un grand âge que le plus jeune des trois frères enleva sa Cape d'Invisibilité et la donna à son fils. Puis il

accueillit la mort comme une vieille amie qu'il suivit avec joie et, tels des égaux, ils quittèrent ensemble cette vie.